

ANDRÉ GIDE

**Correspondance
avec sa mère**

1880-1895

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR CLAUDE MARTIN

PRÉFACE
D'HENRI THOMAS

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Mère et fils

« Il était certain que maman ne reprendrait pas connaissance, de sorte que je ne me souciai pas d'appeler mes tantes auprès d'elle; j'étais jaloux de rester seul à la veiller. Marie ["notre vieille bonne"] et moi nous l'assistâmes dans ses derniers instants, et lorsque enfin son cœur cessa de battre, je sentis s'abîmer tout mon être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté. »

Dans l'œuvre de Gide, ces lignes de *Si le grain ne meurt* sont les premières où il parle de sa mère. C'est d'ailleurs, tout naturellement, de lui-même plutôt qu'il s'agit; la mère a disparu, le choc de la disparition ne laisse pas son fils libre de ressaisir les souvenirs. Beaucoup plus tard, vers la fin de sa vie, à l'époque des *Feuillets d'automne*, il évoquera sa mère en quelques pages où l'on sent la tendresse et l'attention de ce jeune homme apparemment libre de ses mouvements (ce même jour, il dîne « de son côté avec Pierre Louÿs »), mais aussi, et surtout, un étonnement critique qui l'amène à juger non tellement sa mère que la femme en elle, et la femme d'une société donnée, et d'un certain moment de celle-ci. « Mon attention se portait moins sur les autres dames que sur ma mère. Je la reconnaissais à peine. » Qu'est-ce qui le surprend alors en elle? Tout ce qui se résume, peut-être, en un instant de naturel, de liberté, d'assurance heureuse, et d'esprit. Dans le salon où elle a tenu à introduire son fils ce jour-là, « il me parut, dit-il, que parmi les fadaïses ou les âneries d'alentour, quelques phrases d'elle, particulièrement sensées, jetaient un peu de désarroi dans la conversation générale; les propos saugrenus aussitôt se dégonflèrent et rentrèrent dans leur néant, comme des fantômes au chant du coq. J'étais émerveillé et le lui dis, aussitôt

que, échappés de cette Vanity Fair, nous nous retrouvâmes seuls, elle et moi ».

Ils sont seuls, dans le calme appartement bourgeois de la rue de Commaille (riche, il a fallu toute une semaine pour déménager du précédent logement), et je songe alors à une autre mère avec son fils, quelque trente années auparavant, seuls, à Neuilly, dans *notre blanche maison, petite mais tranquille*, Charles Baudelaire et sa mère, qui n'est pas encore Mme Aupick. Le rapprochement n'est pas arbitraire, si l'on considère les lettres de Charles à sa mère. Baudelaire et Gide sont même, au XIX^e siècle, les seuls auteurs que l'on puisse rapprocher sur ce point, pour les éclairer l'un par l'autre (et si c'est chimère, il faut dire que la littérature tient beaucoup du chimérique, qui est son tapis magique pour aller d'une âme à l'autre).

*

Entre le jeune André Gide et sa mère, tout reste longtemps calme, transparent comme l'air dont on dit après coup qu'il présageait l'orage. Jusque bien au-delà de la vingtième année d'André, la vie commune ne sera troublée que par des inquiétudes touchant la santé du jeune homme, et de petites questions pratiques motivées par ses voyages. Il s'éloigne en effet de sa mère (qui le rejoindra parfois), de plus en plus souvent, et bientôt vers le Sud.

Durant ces années, les lettres à la mère seront très nombreuses, pleines de tous les détails d'une activité qui n'est pas uniquement littéraire. Elles ne sont point pathétiques, la question des fiançailles avec *Madeleine* ne prendra tout son sens, si douloureux, que plus tard, en s'aggravant toujours jusqu'à la mort de *Madeleine*. « *Mon âme débuta couverte de rides* », écrira Gide en sa maturité. Ces sillons mystérieux n'apparaissent guère dans ces lettres de jeunesse; il ne fuit pas les miroirs, il les consulte volontiers, mais n'a pas encore rencontré celui qui les lui montrera. Le détail de ces années a été étudié, méthodiquement exposé, et je ne saurais ajouter à leur connaissance. Ce qui m'intéresse est ailleurs, un peu au-delà de la réalité biographique, dans le regard que le jeune homme pose sur sa mère, en cette fin de soirée rue de Commaille. Ce qu'il découvre en écoutant les paroles prononcées « *d'une voix plus basse, à peine distincte* », ce n'est pas la mémoire de l'étrange *paradis enfantin* dont Baudelaire res-

sent si profondément, si cruellement, la présence, et qui lui fait écrire, sous l'empire des lointains souvenirs (les retours en voiture à travers Paris nocturne où, blotti près de sa mère, il respire le parfum de ses fourrures), « *Crois-tu que j'ai une mémoire terrible!* ». Ce qui apparaît soudain à Gide, c'est une certaine vérité qui ne concerne pas seulement sa mère. Il découvre « *combien d'inquiétudes, d'interrogations informulées, d'attentes, pouvaient, sous l'apparence du bonheur, demeurer encore dans le ménage le plus uni* », et sa pensée va plus loin, se détachant de la mère et du ménage le plus uni, pour embrasser toute vie : « *Mais ce que mon père pensait, cela, non plus qu'elle, je ne le pouvais savoir; et je compris, ce soir-là, que chaque âme emporte dans la tombe, pour l'y cacher à jamais, du secret.* »

« Chaque âme... » Juliette Gide s'est tue, et la nuit tombe rue de Commaille; la pensée de son fils est vaste à présent comme cette nuit de printemps; il ne s'agit plus du regret et du chagrin dont cette femme a fait, à demi-mot, confidence à son fils, mais de toute femme et de tout homme dans cette société bourgeoise et sans doute dans toute société. Mais c'est de la mère, c'est par elle, qu'est venue cette révélation, après l'émerveillement – un peu naïf – au cours de la réception mondaine. Dans cette *foire aux vanités*, le secret de la vie les a réunis un instant, qui semble avoir été unique, et qui est en même temps inépuisable. Le jeune homme pourra s'éloigner, entretenir des pensées qui seront étrangères à la mère, et qu'il n'aura pas le temps de lui dire. Il n'en demeurera pas moins en possession de ce secret qu'elle lui a ouvert; il restera invisiblement tourné vers la mère, même après la mort de celle-ci. S'il était mort avant elle... Mais une autre mère a survécu à son fils, celle de Baudelaire, et l'on peut dire qu'elle s'est effacée tournée vers le souvenir de Charles...

*

On ne peut parler d'un couple entre la mère veuve et son fils unique, il s'agit plutôt d'un seul être, indéfinissable, contradictoire, prisonnier, vivant par les conflits informulés, les interrogations réciproques renaissantes comme des soupçons, une sorte d'amour inapaisé. Au moment où, dans l'humble plainte de sa mère, André Gide découvre l'un des secrets de la vie, il n'a pas encore pris pleinement conscience de ce qui cependant est déjà son propre secret, et qui prendra

tant d'importance. Chose étrange, peut-être fatale, un des derniers voyages de Mme Paul Gide sera pour rejoindre son fils en Algérie; la maladie du jeune homme est le motif *évident* de ce voyage, mais l'inquiétude de la mère va plus loin : la maladie, puis la convalescence, sont débordées par quelque chose dont la mère devine la gravité, sans vraiment la saisir, sinon comme dissimulée. C'est l'Ouled Naïl qu'elle voit sortir, au matin, de la chambre de son fils; elle ne saura pas ce que la grande lumière du Sud recouvre; elle rentrera à Paris, où elle mourra bientôt, sans avoir rencontré Wilde. Mme Aupick elle non plus, si elle a connu l'existence de Jeanne Duval, n'a pas senti tout ce que cette *maîtresse* était pour son fils, quel abîme pour les sens et l'esprit. L'unité de la mère et du fils unique persiste en excluant ce qui lui est totalement étranger, l'*autre* qui entraîne l'enfant dans un monde fascinant. (De même, le mariage de Mme Baudelaire avec le général Aupick est ressenti par son fils comme une trahison.)

*

Mais il y a l'œuvre, qui est, seule magie terrestre, à la fois comme le masque déserté et l'esprit entièrement présent et obsédant de l'auteur. La relation de Gide et de Baudelaire à la mère reçoit de ces œuvres une lumière et des ombres où l'opposition entre le pôle maternel et le filial apparaît de façon saisissante, avec leur profonde unité, toujours menacée, jamais brisée. La première strophe du poème liminaire des *Fleurs du Mal* est bien remarquable dans son excès même :

*Lorsque par un décret des Puissances suprêmes
Le poète apparaît dans ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe le poing vers Dieu qui la prend en pitié.*

Certes rien de tel chez Gide, où l'esthétique répugne à toute emphase. Entre l'expérience baudelairienne du lien filial (je prends *expérience* au sens latin qui est dans Lucrèce : *ut non lusus sit sed experimentum*) et celle de Gide, il n'y a pas parallélisme, ni analogie, *parce que c'est la même expérience*. Les différences d'époque et de société, qui sont énormes, font que cette identité devient secrète, *le secret*. Il hante la longue existence de Gide, et aide à comprendre la relation avec une

autre femme, Madeleine, celle à qui le secret sera révélé, et qui réagira plutôt comme une mère chrétienne que comme une épouse.

Si Mme Paul Gide avait plus longtemps vécu... Les lettres que l'on publie aujourd'hui s'arrêtent avant que la part secrète ne parvienne à l'expression. C'est comme une musique encore indistincte (elle fera l'enchantement de *L'Immoraliste*), derrière le silence des mots, qu'elle perce par instants comme dans ces lignes écrites à Rome le 25 avril 1894 : « *Cette nuit je me suis réveillé pleurant; j'en rêvais... Je rêvais de Touzeur, que je n'ai pas vu.* » C'était avant de regagner l'Algérie, d'où il écrira à sa mère, le 25 avril 1895 : « *Je sens, hélas! que tout ce que je pourrai t'écrire à présent sert mal à te rassurer, et que rien ne te vaudra ma présence. Ton inquiétude me désole et je ne la comprends pas bien; je voudrais te parler longuement pour te montrer ce qu'elle a de chimérique.* » Te parler longuement... Mme Paul Gide mourra moins d'un mois plus tard, sans que son fils ait pu lui dire ou lui écrire les paroles qui l'auraient rassurée : elles rempliront une grande partie de l'œuvre, sans épuiser vraiment le secret, non plus que l'œuvre de Baudelaire n'a sans doute rassuré Mme Aupick.

Je ne pense pas que la mère d'André Gide, découvrant ce qu'elle ignore encore au moment où cette correspondance s'interrompt, eût détruit toutes les lettres de son fils, comme le fit Madeleine Gide. Ceci m'invite à corriger ce que j'ai écrit plus haut. Madeleine n'était pas *la mère*, mais bien l'épouse. Seule la mère, peut-être, affronte sans horreur tous les secrets venant du fils, qui deviennent invariablement les siens.

HENRI THOMAS.

INTRODUCTION

Pour Catherine et Pierre,
en souvenir de la Mivoie
et des Audides.

« L'exactitude poussée jusqu'à la ponctualité, l'ordre domestique mené jusqu'à la méticulosité, une régularité inflexible dans les habitudes, un grand sens de l'économie sinon une ladrerie véritable, une rigueur morale confinant au scrupule, la hantise du sois-comme-il-faut et du fais-ce-que-dois, un amour immodéré pour le devoir, le dédain de la facilité sous toutes ses formes, le mépris de l'élégance et des ornements, l'horreur non seulement du sans-gêne et de la familiarité mais de l'aisance, une pruderie et une retenue extrême dans les épanchements sauf dans les circonstances sublimes, une religion austère et formelle, plus calviniste ou janséniste que véritablement chrétienne, un conformisme bourgeois des plus stricts mettant la respectabilité au-dessus de tout, enfin un souci vigilant de l'autorité la faisant régner en despote sur un entourage tyrannisé, tels sont ses traits les plus apparents. Elle apparaît comme une incarnation de la vertu sans grâce, de la morale sans complaisance et de la religion sans amour. C'est la mère romaine des Anciens, la mère cornélienne des classiques, la mère virile des psychanalystes, qui donnera par réaction à son fils l'horreur des vertus romaines, de Corneille et de l'autorité. D'un mot, elle est la Puritaine. »

La cause paraît entendue. Tel est bien, fidèlement résumé, « dans les petits détails et les grandes lignes, le premier portrait de la mère d'André Gide, celui qui laisse au lecteur de Si le grain ne meurt

une impression frappante¹. » Le surprenant est que cette image figée, durcie, simple au point qu'elle se dénonce elle-même comme caricature, soit demeurée la plus communément admise par les critiques, quelque trente ans après l'admirable et minutieuse étude de Jean Delay, qui précisément s'attachait à la réfuter, ou du moins à la nuancer; à mettre l'accent sur les repentirs du portraitiste, à prolonger en somme le travail de rectification que Gide avait lui-même amorcé.

Car il est évident qu'en s'efforçant d'expliquer en lui l'« être de dialogue [où] tout combat et se contredit² », Gide a complaisamment donné relief aux oppositions dans lesquelles s'écartelaient ses origines, tendant même à les outrer, voire à les créer. Le Nord et le Midi – « le goût du vin, le goût du cidre, l'amour [...] du pommier blanc et du blanc amandier³ » – s'affrontaient sans doute dans Juliette Rondeaux la Rouennaise et l'Uzétien Paul Gide, mais c'était heurter sérieusement la vérité que de prétendre mêler en soi le « sang languedocien protestant » de celui-ci au « sang catholique et normand⁴ » des Rondeaux, protestants eux aussi depuis plus d'un siècle à la naissance d'André Gide⁵... Quant aux caractères de son père et de sa mère, ils « apparaissent en fait fort différents, mais il semble qu'André Gide ait été enclin à exagérer leurs contrastes. [...] À l'un le charme, la gaieté, la tolérance, la culture intellectuelle, à l'autre une gravité un peu lourde, l'austérité, l'autorité, le culte de la morale⁶ ».

D'autre part, mais plus subtilement – et la responsabilité de Gide est ici moindre, peut-être, que celle de ses biographes, au premier rang desquels Jean Schlumberger dans son *Madeleine* et André Gide –, l'image de Juliette Gide a pâti d'une confrontation systématique et partielle avec celle de sa bru, continûment embellie et idéalisée, parée de hautes qualités, tant par Gide lui-même dans *Et*

1. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I (Paris : Gallimard, 1956), p. 92.

2. *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949 – Souvenirs* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954), p. 547.

3. « La Normandie et le Bas-Languedoc », in *Prétextes suivi de Nouveaux Prétextes* (Paris : Mercure de France, 1963), p. 39.

4. *Ibid.*

5. Cf. *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1947), p. 959, 2 décembre 1929 : « Le 21 novembre précisément, jour de mon anniversaire, notre terre sort de l'influence du Scorpion pour entrer dans celle du Sagittaire. Est-ce ma faute à moi si votre Dieu prit si grand soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sangs, de deux provinces et de deux confessions? » Mais il est né le 22 novembre 1869, et non pas le 21...

6. Delay, *op. cit.*, t. I, p. 132 et 72.

nunc manet in te, poussé par « le démon du funèbre ⁷ » à l'illuminer pour se mieux noircir, que par des « témoins » plus ou moins tentés d'exalter cette figure pour rendre plus sublime le drame du couple. À la mère, la raideur, le conformisme borné, le moralisme bourgeois, l'esprit de domination tyrannique; à l'épouse, la douceur, la finesse, la soumission d'une victime discrètement rayonnante...

Enfin, tout en admettant d'emblée la justesse, à quelque degré au moins, de l'interprétation, il faut bien reconnaître qu'il était trop tentant de parfaitement identifier Mme Paul Gide à l'image type de la mère « captatrice, castratrice » pour obtenir un schéma explicatif simple de la personnalité de son fils, et en particulier de son idiosyncrasie sexuelle. Bel exemple pour illustrer un cours élémentaire de psychanalyse classique... : ainsi, comme l'a écrit Jacques Lacan, « s'offre l'agrément de déjà entendu, propre à émouvoir les hochements de bonnet des informés, que l'on obtiendra à bon compte à rappeler la prépondérance de la relation de la mère dans la vie des homosexuels ⁸ ».

À ces tentations et tentatives convergentes, les quelques protestations, timides, de Gide, la longue analyse de Jean Delay, perspicace et documentée, n'ont pas assez vivement résisté pour que le masque fût arraché du personnage de Juliette Gide, pour qu'elle reprît vie, naturel et vérité. La raison en était toute simple : on ne connaissait d'elle que des ombres et des reflets, des portraits où la main du peintre appuie ou estompe les traits à sa guise. Dans la masse considérable des documents inédits que révélait en son temps La Jeunesse d'André Gide ⁹, un ensemble de capitale importance était exploité, et largement cité : les quelque cent soixante-quinze lettres d'André Gide à sa mère qui avaient été conservées. Mais, dans le dialogue, un interlocuteur restait muet : pas une seule des lettres de Mme Paul Gide, que l'on croyait alors perdues ¹⁰ et dont l'historien était donc réduit à reconstituer — et certes avec sagacité — le ton et la teneur d'après les réponses de son fils.

Une fois ces lettres heureusement retrouvées, qui avaient été serrées

7. Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide* (Paris : Gallimard, 1956), p. 229.

8. Jacques Lacan, « Jeunesse de Gide, ou la Lettre et le Désir », *Critique*, n° 131, avril 1958, p. 301 (art. recueilli dans *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 739-764).

9. « Somme de lettres inédites », comme écrivit de façon piquante Jacques Lacan, « dont le rassemblement par l'entourage fait s'accroître la portée d'édifice, proportionnellement au carré de leur masse jointe aux lettres publiées » (art. cité, p. 295)...

10. Gide « n'avait pas, semble-t-il, conservé les lettres quotidiennes de sa mère » (Delay, *op. cit.*, t. I, p. 9).

à Cuverville dans un petit sac de toile grise portant l'inscription *Lettres brodée par Mme Gide elle-même*¹¹, il a paru du plus vif intérêt de publier l'ensemble de cette Correspondance, c'est-à-dire les lettres de Mme Gide totalement inédites aussi bien que le texte intégral de celles de son fils (dont un tiers environ était connu par les extraits qu'en avait cités le livre de Jean Delay). En fait, ainsi que le lecteur s'en rendra compte, le dialogue n'est également rétabli — avec d'inévitables lacunes, l'absence de lettres de l'un ou de l'autre — que pour la dernière période de leurs relations : du premier départ pour l'Afrique du Nord (octobre 1893) jusqu'au retour du second voyage, moins de deux mois avant la mort de Mme Gide (31 mai 1895); soit, quatre-vingt-quatorze lettres de celle-ci et cent vingt-cinq de son fils.

Le premier but visé par la présente publication étant naturellement de ramener à la lumière et à sa vérité le personnage de Juliette Gide, il reste que la matière même de ce livre recouvre à peu près exactement le second volume de *La Jeunesse d'André Gide* (« *D'André Walter à André Gide, 1890-1895* ») : il ne pouvait donc être question que la présentation, le commentaire de cette Correspondance repartît sur nouveaux frais et ne tint pas pour acquise, chez le lecteur, la connaissance d'un ouvrage qui est aussi une des œuvres maîtresses de la biographie et de la critique françaises de ce siècle. Toutefois, la nécessité où nous étions, dans le premier quart de ce volume où seules existent les lettres de Gide (sans les réponses de sa mère), d'assurer leur liaison à l'aide d'un bref texte narratif continu nous a conduit à saisir l'occasion d'enrichir notre connaissance de ces années de la vie de l'écrivain en produisant de nombreux nouveaux documents encore inconnus. On trouvera donc ici d'abondants extraits de la correspondance de Gide avec sa cousine Madeleine¹² — et aussi les sœurs de celle-ci, Jeanne et Valentine¹³ —, ainsi qu'avec d'autres membres de sa famille et quelques amis.

11. À l'exception des quatre premières (de 1880 et 1888) et de trois autres (de décembre 1893), elles sont aujourd'hui la propriété de Jean Delay.

12. Ou plus exactement, pour la raison qu'on sait, des lettres de Madeleine Rondeaux à André Gide... Mais nous avons aussi retrouvé une lettre de Gide à sa cousine, très importante (v. p. 340 et 345 bis).

13. Dont, soit dit en passant, le personnage encore à peu près inconnu se révélera sans doute singulièrement attachant. V. à ce sujet l'esquisse de George Strauss sur « Le Thème des sœurs dans l'œuvre d'André Gide », in *Cahiers André Gide*, vol. I, *Les Débuts littéraires, d'André Walter à L'Immoraliste* (Paris : Gallimard, 1969), p. 243-264, et notre biographie de Gide pour les années 1895-1902, *La Maturité d'André Gide*, t. I (Paris : Klincksieck, « Bibliothèque du xx^e siècle », 1977).

*

Née à Rouen le 11 avril 1835, Juliette Maria était le dernier des cinq enfants (de quinze ans plus jeune que l'aîné) d'Édouard Rondeaux (1789-1860)¹⁴. Lui-même fils d'une protestante et d'un libre penseur, Charles Rondeaux de Montbray (franc-maçon, maire républicain de Rouen en 1792-1793, emprisonné sur l'ordre de la Convention et libéré après le 9 Thermidor), son baptême dans la religion catholique (en l'église Saint-Nicaise, le 10 février 1789) n'avait été qu'une formalité administrative et, bourgeois sceptique, voltairien et bon vivant, il demeura toujours totalement étranger au catholicisme, et à peine moins à la religion réformée, malgré son mariage (devant un pasteur, le 26 décembre 1819) avec la fille d'un riche fabricant d'indiennes de Bolbec, Julie Pouchet (1798-1873) : la famille Pouchet, elle, était d'un calvinisme très strict, et Édouard Rondeaux dut s'engager à élever ses enfants dans la foi et la pratique protestantes. Indifférent et conciliant, il laissa son épouse instaurer au foyer un climat religieux et moral des plus rigoureux, où la conversion au catholicisme du deuxième fils, Henri, qui abjura à vingt-quatre ans (en 1849), fut un drame, un scandale unique mais violent et douloureux pour toute la famille. Lorsque Édouard Rondeaux fut à l'agonie, en octobre 1860, sa femme n'admit pas que le curé de la paroisse, prévenu par son fils Henri, vînt lui administrer l'extrême-onction; mais lui-même refusa l'intervention du pasteur; « il eut tout de même », remarque un historien, « un bel enterrement¹⁵ »... C'est aussi qu'il était un important personnage, « un gros plus qu'un grand bourgeois¹⁶ », d'ailleurs. Au cours des quarante années qui suivirent son mariage, il avait édifié une fortune assez considérable, faisant prospérer la fabrique d'indiennes que, une fois quittée celle de son beau-père, il avait créée dès 1828, et sachant en placer les revenus en homme d'affaires avisé. François Guizot, l'ancien ministre de Louis-Philippe, l'auteur du fameux

14. Sur Juliette Rondeaux et sa famille, outre les souvenirs de Gide et le livre de Jean Delay, les principales sources documentaires sont : P[ierre] L[e] V[erdier], *Histoire de la Famille Rondeaux. Une famille de la haute bourgeoisie rouennaise* (Rouen : Cagniard, Léon Guy et Albert Lainé, 1928, tir. lim. à 50 ex.); R[ené]-G[ustave] Nobécourt, *Les Nourritures normandes d'André Gide* (Paris : Éd. Médicis, 1949); Id., « Les Ascendances rouennaises d'André Gide », in *Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie, Lettres et Sciences humaines*, n° 51, 1958, p. 47-67; divers dossiers manuscrits (coll. Catherine Gide).

15. Nobécourt, art. cité, p. 60.

16. *Ibid.*, p. 57.

« Enrichissez-vous par le travail et l'économie », devenu en 1851 le « voisin de campagne » d'Édouard Rondeaux lorsque celui-ci avait acheté le domaine de La Roque-Baignard, proche de son propre château du Val-Richer, disait de lui en 1859 : « Il est, lui, un homme capable, vrai homme d'affaires, intelligent, sensé, actif, estimant par-dessus tout le succès et les profits du succès ¹⁷. » De fait, à sa mort, l'année suivante, la succession d'Édouard Rondeaux fut évaluée à un million et demi de francs ¹⁸ et ses enfants eurent à se partager, en biens immeubles, son hôtel particulier de la rue de Crosne à Rouen, un immeuble de rapport dans la même ville, le château et les terres de La Roque-Baignard (425 ha), le château et les terres de Cuverville-en-Caux (140 ha), la résidence de la Mivoie (dans la banlieue de Rouen, au bord de la Seine) et son parc, les bâtiments des usines, des maisons, des fermes et des terres dispersées dans la région... Fier de sa fortune, jouant volontiers au hobereau « bonhomme et protecteur », il aimait la vie et la bonne chère, donnait souvent en son hôtel de la rue de Crosne de grands dîners où son épouse tenait son rôle avec dignité, « aussi pieuse, réservée et timide » (sauf dans les discussions religieuses, où son intransigeante orthodoxie la poussait aux éclats violents) « qu'il était sceptique, entreprenant et bon vivant ¹⁹ » ; elle assistait chaque dimanche à midi au culte, dans son banc qui faisait face à la chaire au temple Saint-Éloi, dont le pasteur était un familier de la maison ²⁰, présidait la « Société de Bienfaisance des Dames protestantes » de Rouen, et veillait à l'éducation et à la formation morale de ses enfants. Gide a raconté – non pas dans *Si le grain ne meurt*, mais un peu plus tard, incidemment, dans son *Journal* – comment, sa dernière heure venue, elle manqua sa sortie :

« Ma grand'mère Rondeaux [...] avait réservé pour la fin le meilleur de ce qu'elle avait à dire, les suprêmes instructions et recommandations qu'elle souhaitait faire à ses enfants. Quand elle sentit que l'heure solennelle approchait, elle les rassembla tous autour d'elle, mais à ce moment fut prise d'une paralysie de la langue et ne put, au lieu d'un discours sublime, que proférer un immense cri.

17. Lettre de Guizot à Laure de Gasparin, du 21 juin 1859, citée in Delay, *op. cit.*, t. I, p. 67.

18. Treize ans plus tard, à la mort de sa veuve (20 octobre 1873), la succession s'élevait à deux millions et demi de francs. Cf. Nobécourt, *op. cit.*, p. 21-23 et 185-186.

19. Delay, *op. cit.*, t. I, p. 42.

20. M. Paumier, puis, à partir de 1859, M. Roberty – dont la fille Mathilde fut l'amie des trois cousines de Gide, filles d'Émile Rondeaux.

Un cri si fort, me disait Albert²¹, en me racontant ce souvenir, qu'on l'entendit jusqu'au fond du jardin. Ceci se passait à la Mivoie²². »

En dépit de l'absence de documents et de témoignages directs, il n'est pas malaisé d'imaginer ce que fut l'enfance de Juliette Rondeaux. Piété, bonté, réserve, souci des devoirs et des convenances, rien ne permet de lui supposer des traits qui ne fassent d'elle « une demoiselle Rondeaux »; rien, non plus, qui permette de douter de ce que Guizot disait d'elle : « La fille n'est pas jolie. Pas laide non plus, l'air un peu gauche [...], santé fort bonne, [...] ni grande ni grasse²³ », ou, beaucoup plus tard, son propre fils, rappelant que, la gouvernante de Juliette étant « extrêmement jolie », la famille avait craint qu'elle ne fit tort à la demoiselle « en âge d'être mariée »...²⁴. Cette gouvernante, Anna Shackleton (1826-1884), jeune Écossaise protestante et pauvre qui entra au service des Rondeaux, lorsque Juliette avait une quinzaine d'années, Gide en a beaucoup parlé, et l'on sait ce qu'elle a été pour son élève, qui se prit très vite pour elle d'une affection extrêmement vive. Fine, affectueuse, intelligente et cultivée, lisant « l'anglais et l'allemand aussi bien que le français, et fort passablement l'italien²⁵ », peignant agréablement, passionnée de botanique, Anna sut développer en Juliette un goût pour les arts et les lettres que le milieu Rondeaux n'eût guère aidé, pour dire le moins, à s'épanouir. Si elle ne lui communiqua pas sa sensibilité vibrante, sa fraîcheur un peu romantique et... « déraisonnable », volontiers frondeuse à l'endroit des rites sociaux, elle fut, dans la jeunesse de son élève et amie, l'exemple constamment présent de quelqu'un qui, sans faillir aux règles religieuses et morales, vivait de façon plus ouverte, plus vraie, moins formaliste. Gide lui-même devait déceler en sa mère « un instinct, sinon précisément de révolte, du moins d'insoumission, qui sans doute n'avait pas existé de tout temps chez Juliette, mais qui s'éveillait, semblait-il, à la faveur de son amitié pour Anna²⁶ ».

21. Albert Démarest, son petit-fils, âgé de quinze ans en 1873.

22. *Journal 1889-1939*, p. 854, 20 oct. 1927.

23. Lettre à Mme de Gasparin, citée *supra*.

24. *Si le grain ne meurt*, p. 364. V. une photographie d'Anna Shackleton dans l'*Album Gide* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1985), p. 34.

25. *Ibid.*, p. 366.

26. *Ibid.*, p. 364. Ce trait est confirmé et bien illustré par les lettres des années 1857-1861 (qui ont été conservées, coll. Catherine Gide) d'Anna Shackleton à Maurice Démarest, cousin germain d'André Gide, mais beaucoup plus âgé que lui (1844-1921); il avait quatre ou cinq ans lorsque Anna entra dans la maison Rondeaux.

Tandis qu'à moins de vingt ans sa sœur aînée, Claire, avait épousé un avocat parisien, Guillaume Démarest, Juliette était encore demoiselle dans sa vingt-cinquième année; on s'inquiétait, on déploreait sa timidité, son manque d'aisance et de confiance en soi, sa tendance à s'effacer, à se retirer, ne perdant jamais « une occasion de pousser en avant Mlle Anna »... Comme il advenait alors souvent, ce fut le pasteur ami de la famille, M. Roberty, qui recommanda un parti possible : un jeune professeur de droit (né le 15 mai 1832 d'une famille protestante d'Uzès, fils du président du tribunal de cette ville), qui venait d'être reçu premier à l'agrégation et allait enseigner à la Faculté de Grenoble, M. Paul Gide. Les deux familles « prirent leurs renseignements ²⁷ » et, le 27 février 1863, le mariage fut célébré au temple Saint-Éloi.

Juliette a alors vingt-huit ans, son mari, trente et un. Celui-ci apporte au ménage la perspective d'un brillant avenir universitaire : il occupe déjà, comme suppléant, la chaire de Droit romain de la Faculté de Droit de Paris, dont il deviendra titulaire en 1870. Aux termes de leur contrat de mariage, signé le 23 février, Juliette apporte, elle, sa part de l'héritage paternel, soit environ 250 000 francs en biens mobiliers et 150 000 francs en biens immobiliers, entre lesquels le domaine de La Roque-Baignard. Le couple s'installe à Paris, face au jardin du Luxembourg, non loin de la Faculté, dans « un appartement au quatrième ou cinquième étage ²⁸ » du 19, rue de Médicis ²⁹ : c'est là que, près de sept années plus tard, le lundi 22 novembre 1869 à trois heures du matin, naîtra leur premier et unique enfant, Paul Guillaume André Gide. En octobre 1875, M. et Mme Paul Gide emménagèrent dans un appartement plus grand, « 2, rue de Tournon, au second étage, [qui] formait angle avec la rue Saint-Sulpice, sur quoi donnaient les fenêtres de la bibliothèque » du professeur Gide, tandis que celle de la chambre de son petit garçon, alors âgé de six ans, « ouvrait sur une grande cour ³⁰ ». Ce n'est qu'après son veuvage que, cherchant un loyer moins onéreux,

27. Sur Juliette et sa famille, les Gide furent informés dès 1859 par l'entremise de leur amie Mme de Gasparin, qui habitait Nîmes et écrivit à Guizot, dont la réponse est connue (v. *supra* note 17). Quant à Mme Édouard Rondeaux, elle chargea sa fille aînée, Claire Démarest, de rencontrer et d'apprécier « le candidat » à Paris, chez le pasteur Rognon, en 1862 : entre-temps, en effet, la mort d'Édouard Rondeaux (17 oct. 1860) avait fait différer tout projet de mariage.

28. *Si le grain ne meurt*, p. 349.

29. L'immeuble porte aujourd'hui (depuis 1925) le n° 2 de la place Edmond-Rostand. C'était à une centaine de mètres de la maison où habitaient alors les Guillaume Démarest, 24, rue Soufflot.

30. *Si le grain ne meurt*, p. 350-351.

Juliette Gide songea à quitter la rue de Tournon; mais, en 1883, après d'interminables discussions avec sa sœur Claire pour qui, par « décence », par souci du « rang à tenir », de ce qu'elle « devait à son fils »..., il n'était pas concevable qu'elle habitât un immeuble qui n'eût pas de porte cochère, « le nouvel appartement choisi se trouva être sensiblement plus grand, plus beau, plus agréable et plus luxueux que l'ancien » : près des grands magasins du Bon Marché, au quatrième étage du 4 de la petite rue de Commaille, nouvellement « taillée au travers des jardins qui, dans cette partie de la rue du Bac sur quoi elle donnait, longtemps se dissimulèrent derrière la façade protectrice des hautes maisons. La porte cochère de celles-ci restait-elle, par hasard, entr'ouverte, l'œil émerveillé s'enfonçait curieusement vers d'insoupçonnables, de mystérieuses profondeurs, jardins d'hôtels particuliers, auxquels d'autres jardins faisaient suite ³¹ »...

Il est difficile de prétendre décrire en vérité, sans disposer de documents à caractère réellement confidentiel, les sentiments qui poussèrent Juliette Rondeaux à accepter, après avoir « dédaigné les plus brillants partis de la société rouennaise », le « jeune professeur de droit sans fortune, venant du fond du Midi ³² », que lui présentait le pasteur Roberty. Certes, elle ne fut pas la proie d'une passion éclosée à la faveur d'une rencontre fortuite, mais il apparaît qu'en acquiesçant au choix qui lui était suggéré elle prenait une décision conforme à un goût, un idéal et une recherche où elle se définissait profondément. « Lorsqu'il s'agissait de mariage », écrira-t-elle trente ans plus tard à son fils, « je n'avais jamais eu un doute sur les réponses à faire, tellement que j'avais eu toujours l'approbation des miens, jusqu'au jour où ton père s'est présenté et où l'approbation générale a ratifié mon choix ³³. » Et, s'il est vrai que, lorsqu'ils rencontrèrent pour la première fois Paul Gide, Claire Déma-rest et son fils reconnurent en lui « la personnification de l'idéal moral et intellectuel souhaité par Juliette Rondeaux ³⁴ », celle-ci pensa bien trouver en son mari l'autorité et l'initiative propres à un chef de famille : « [...] moi qui soupirais, en songeant au mariage, au moment où je pourrais me reposer de la lutte que j'avais soutenue pour moi et d'autres, avec mes seules forces et mes seules lumières, et me remettre entre les mains et sous la direction de

31. *Ibid.*, p. 437-438 et 454. Après la mort de sa mère, André Gide et sa femme demeurèrent rue de Commaille jusqu'en mars 1897.

32. *Ibid.*, p. 365.

33. Lettre du 28 oct. 1894.

34. Delay, *op. cit.*, t. I, p. 69, d'après les cahiers inédits de Maurice Déma-rest.

ANDRÉ GIDE

Correspondance avec sa mère
1880-1895

« Il était certain que maman ne reprendrait pas connaissance, de sorte que je ne me souciai pas d'appeler mes tantes auprès d'elle ; j'étais jaloux de rester seul à la veiller. Marie ("notre vieille bonne") et moi l'assistâmes dans ses derniers instants, et lorsque enfin son cœur cessa de battre, je sentis s'abîmer tout mon être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté. »

Malgré ces lignes célèbres de *Si le grain ne meurt*, la mère d'André Gide reste un personnage méconnu, si ce n'est inconnu. Cette correspondance inédite nous la fait découvrir. On ne peut parler d'un couple entre la mère veuve et son fils unique, il s'agit plutôt d'un seul être, indéfinissable, contradictoire, prisonnier, vivant par les conflits informulés, les interrogations réciproques renaissantes comme des soupçons, une sorte d'amour inapaisé. Au moment où, dans l'humble plainte de sa mère, André Gide découvre l'un des secrets de la vie, il n'a pas encore pris pleinement conscience de ce qui cependant est déjà son propre secret, et qui prendra tant d'importance.

Un ouvrage capital pour la connaissance des années essentielles de « la jeunesse d'André Gide ».

nrf



9 782070 710836



88-X

A 71083

ISBN 2-07-071083-1

250 FfTc